



Quintet et ondes de choc

Deuxième spectacle des Belges du Raoul collectif. Une émission de radio rend l'antenne, l'occasion d'évoquer les sujets les plus bizarroïdes et de dégommer le libéralisme façon Thatcher.

Mais quel plaisir! Pas uniquement parce que le lieu est magnifique – le cloître des Carmes – que la représentation a lieu en plein air, que la cloche de l'église sonne à point pour jouer avec les acteurs, et qu'on nous plonge – à un moment – dans de la semoule rouge – autant dire un ailleurs. Mais parce qu'avec *Rumeur et petits jours*, Raoul collectif offre à Avignon le premier spectacle à la fois très grand public, à mourir de rire, et àprement politique, sans jamais que le propos ne soit frontal.

«**Mûrir**». Partons de la beauté, puisque elle est l'objet de tout leur souci. Ils sont cinq, derrière une table horizontale, ont une politesse et des prénoms d'un autre âge – Jules, Robert, Jean-Michel, Claude, Jacques, André Skilatchi est absent, il a envoyé pour le représenter un cactus du désert mexicain – et ils ont décidé de nous «dire la vérité». Non pas: «Faute de soleil, sache mûrir dans la glace», l'aphorisme d'Henri Michaux, qui tombe à pic et sur lequel l'émission se propose de réfléchir et nous, de disserter, mais «sans tourner autour du pot» de nous prévenir de la suppression d'*Epigraphe* après 347 émissions, car, improvise Robert au micro, sous le regard inquiet de ses quatre camarades, «il n'y a pas le fric de gauche et le fric de droite, il y a le fric tout court» et surtout «Eric Bolognard», tonne le chroniqueur, eh oui, le nom est lâché en direct et à l'antenne.

Jusque là, tout va bien (malgré la mauvaise nouvelle): on croit assister à une parodie, avec le vocabulaire et les accents de l'époque, le bruit du telex, qui crache le courrier des auditrices – vive Jeannine de Molinet du Creux-en-Valoise – d'une célèbre émission de radio, et on comprend bien que le bonheur du collectif belge, c'est la jubilation des mots, et la réanimation de vieilles expressions et de structures grammaticales oubliées. Ce serait déjà très bien, mais peut-être déjà

vu. Sauf que non, pas du tout, l'objet n'est ni le mimétisme ni la nostalgie, même si le spectacle rend aussi hommage à une époque où la pensée avait le temps de s'élaborer, y compris pour évoquer des sujets les plus bizarroïdes comme la carapace molle de la tortue géante du Cantor par exemple. Silence. A quoi sert une carapace molle? «C'est une forme de suicide, sans doute», déduit Jules qui sait tout. Moment de drôlerie absolue lorsque deux d'entre eux daubent et conspirent, se croyant hors antenne.

Le risque d'un tel spectacle, c'est qu'il soit statique, chacun derrière la table du studio. Il ne l'est pas. Ne serait-ce que parce que les membres, animés par la colère, ne peuvent s'empêcher de se lever, s'invectiver, s'auto-exclure, le spectacle porte aussi sur l'utopie menacée qu'est tout groupe au travail ou collectif. Mais surtout parce qu'au milieu de la représentation, une Tina sort du corps de Robert, celui-là même qui conspuait le libéralisme. Tina comme «There is no alternative», la célèbre formule de Margaret Thatcher.

Tina n'est pas une personne, même si elle se déploie sur scène. C'est une formule, et c'est toute l'intelligence de Raoul collectif d'en avoir fait un personnage comique, à la Amanda Lear, plutôt qu'une idée à démonter. Elle est blonde, hissée sur des hauts talons, avec une moustache – Robert est moustachu – et dérangement, voici que maintenant, on nous demande de poser des questions à cette Tina qui à mal à la tête à force d'être dans toutes les têtes. Que faire quand l'acronyme envahit non seulement le plateau mais l'espace mondial? La tuer? Se réfugier dans un désert rouge, non pas chez Antonioni, mais parmi les Indiens huichols au Mexique, qui partagent d'autres croyances collectives? Pour concevoir le spectacle comme le précédent, Raoul collectif est donc réellement parti au Mexique, «on invente en marchant». Les acteurs n'ont pas la tête de leur personnage, ce qui est la moindre des choses quand on est comédien, mais rend difficile la reconnaissance quand on les rencontre. Et comme ils sont un vrai collectif, ils répondent tous au nom de Raoul Collectif. Il n'y a pas de partage des tâches, pas de metteur en scène, pas de dramaturge, tout le monde fait tout, et «le pouvoir décisionnaire n'est pas délégué à une personne».

Jachère. Ils se mettent lentement et parfois pas du tout d'accord, par exemple le titre du spectacle est encore aujourd'hui contesté. «Chaque décision est en réalité un équilibre instable.» Ils ne dorment pas dans la même chambre, ne vivent pas ensemble. Ils se sont rencontrés au conservatoire de Liège, dont la pédagogie est centrée sur l'idée que l'acteur doit pouvoir créer ses spectacles. Le collectif a laissé passer quatre ans entre leur premier spectacle très remarqué dans le off et celui-ci, parce qu'ils refusent de produire à tout prix chaque année et les quatre semaines de répétitions. «Nous, c'est tout le temps, qu'on répète.» Ils aiment mettre leurs idées en jachère. Ils sont jeunes, ont grandi et vivent comme nous tous, avec Tina. Et sont persuadés qu'elle n'est ni infaillible, ni inéluctable.

ANNE DIATKINE (à Avignon)

RUMEUR ET PETITS JOURS
de RAOUL COLLECTIF jusqu'au
23 juillet au cloître des Carmes.
Puis longue tournée dont Paris en
novembre au théâtre de la Bastille.